

Marie Payen

La beauté des marges

Octobre 2023

Face à l'effondrement annoncé de notre civilisation, la comédienne a interrogé co-villageois, architectes, zadistes et autres actifs à la marge... sur le thème : « Qu'allons-nous devenir ? » De ces témoignages (entre autres) naîtra la performance *La nuit c'est comme ça*

Théâtral magazine : L'alternance entre le travail de troupe et vos projets personnels est-elle indispensable à votre équilibre ?

Marie Payen : J'ai été essentiellement comédienne jusqu'à l'aube de la quarantaine, puis j'ai eu le sentiment d'arriver au bout de ce destin tel que je le percevais : une forme de dépendance, d'infantilisme, de séduction et d'examen permanent par les autres. Désireuse d'autres choses, je suis retournée faire des études à l'Université, ce qui m'a donné envie d'improviser une forme, d'écrire. C'est ainsi qu'est né mon premier solo *Je brûle*, qui a tourné pendant deux ans. Sans metteur en scène, sans auteur.

Avec seulement moi, une durée d'une heure, un processus, l'improvisation et une question, obsédante, sur la mémoire. Je me suis dit « *J'essaie, et plutôt ce que j'ai senti d'enfoui, tant pis si ça se casse la gueule.* » Depuis, j'alterne mes propres créations et les spectacles collectifs.

Votre méthode de travail ressemble à l'improvisation jazz...

Absolument : on essaie, on laisse les choses s'agencer et le sens poétique prendre le gouvernail avec sa musicalité, ses rythmes, ses motifs, ses thèmes obsessionnels. Ensuite, on voit si cela produit une forme de récit, présentable au public. J'aime l'idée de « performance » - faire en vrai une chose une seule fois -, avec un personnage qui se dessine, un fil narratif, même s'il est chahuté et un rapport au dialogue, même si je suis seule ou, ici, avec un musicien.

Votre approche du théâtre, inspirée d'un matériau vivant et réel, est-elle sociologique ?

Il y a de ma part une grande curiosité sociologique et un appétit d'observation mais quand le théâtre arrive, on s'en éloigne. Le rendu n'est pas un reportage ou un documentaire. J'ai enquêté et recueilli des témoignages pour *Je brûle*, autour de la mémoire de mon père ou pour *Perdre le nord*, spectacle sur les exilés. Ce qui en ressort, c'est plutôt ce que j'ai senti d'enfoui, qu'on ne me disait pas et que j'ai inventé à partir des timbres de voix, des âges, des accidents mémoriels. Tout a muté et va encore évoluer...

À défaut de « théâtre documentaire », le terme « théâtre documenté » vous convient-il ?

Oui. J'inclus dans ce terme les philosophes, les économistes, les poètes, la mythologie, les personnages de théâtre qui m'habitent, les peintres même, même si je ne livre pas une thèse. Le point de départ de ce projet est le livre *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, qui montre comment notre civilisation thermo-industrielle est menacée. Il m'a secoué, fait perdre pied. Tout ce que je projetais dans l'avenir, dans ma vie, celle de mes enfants, s'est effondré. Quelles que soient les pistes qu'on suit, Sapiens est presque fini. Que va devenir notre culture ? J'ai aussi travaillé sur une langue qui prend en charge, dans son corps même, dans son phrase, dans sa grammaire, la notion de chute, de délire parfois. Ce qui m'intéresse, c'est la figure du fou.

Vous avez pourtant rencontré des personnes, éco-villageois, zadistes, architectes, penseurs, qui ne sont pas tous, mais travaillent concrètement sur le terrain à faire évoluer les choses...

À partir du moment où on fait sécession d'avec la société, on devient un peu fou quand même. Mais la folie peut être réparatrice, créative. Je veux déployer quelque chose d'un paysage qui est à la fois un cauchemar et une danse: la vie continue!



Propos recueillis par Nedjma Van Egmond